

LAZARE A LA PORTE DU RICHE¹

Il y avait un homme riche qui se vêtait de pourpre et de fin lin, et qui se traitait bien et magnifiquement tous les jours.

Il y avait aussi un pauvre, nommé Lazare, qui était couché à la porte de ce riche, et qui était couvert d'ulcères.

(Luc XVI, 20, 21.)

N'êtes-vous pas frappés, mes frères, du contraste saisissant que renferment ces simples paroles? Voilà dix-huit siècles qu'elles ont été prononcées. Ont-elles perdu quelque chose de leur actualité? La richesse, la misère! toujours en présence, aujourd'hui comme alors, et tellement en présence

¹ Dans ce sermon, tout de circonstance, prononcé devant un auditoire donné, pour appuyer une collecte en faveur des pauvres, il ne faut point chercher ce que je n'ai pu, ni voulu y traiter. Dans d'autres milieux où le luxe n'a point atteint les proportions dont il nous menace, mais où l'égoïsme cherche ailleurs sa satisfaction et sa jouissance, il y aurait autre chose à dire. Tout incomplet que soit ce discours, je me suis décidé à l'écrire et à le publier, sur les demandes qui m'en ont été faites.

que leur conflit est de toutes les questions sociales la plus grande, la plus difficile, la plus sombre, la plus remplie de menaces pour l'avenir. Pourtant, à ce terrible problème, les solutions n'ont pas manqué. — « Plus de riches ! » ont dit les uns, et nous avons entendu la foule répéter ce cri insensé. « Plus de riches ! Frappons l'opulence, attaquons le capital, débarrassons-nous du droit d'héritage ! » et l'on n'a pas vu qu'en disant cela, on frappait de mort la liberté, et avec la liberté l'énergie, et avec l'énergie le travail lui-même, pour ne nous laisser que l'égalité des sauvages qui, sans rien amasser pour le lendemain, s'endorment insouciantes jusqu'à ce que la faim les force à chercher leur proie. — « Plus de pauvres ! » ont crié d'autres voix et, dans ce siècle, un immense écho leur a répondu : « Plus de pauvres ! » Ah ! s'il n'y avait eu là qu'un désir, qu'un élan de charité ! mais on en faisait une devise et une promesse. Plus de pauvres ! et les uns disaient : « l'Etat doit assurer à tous le travail, » les autres : « l'Etat nourrira l'indigent, » et l'on ne voyait pas qu'on attribuait à l'Etat un rôle impossible, qu'on créait ainsi l'utopie la plus artificielle et la plus tyrannique ; on ne voyait pas enfin qu'on méconnaissait la nature humaine, car décréter qu'il n'y aura plus de misère, cela revient

à décréter qu'il n'y aura plus de paresse, plus de vices, plus de passions, plus de péché. Mais, pendant que ces théories se succédaient en égarant dans des rêves décevants et cruels des multitudes qu'elles devaient laisser sans consolation et sans pain, le mal continuait sa marche lente et fatale. Plus de riches, plus de pauvres ! Allez aujourd'hui en Angleterre, dans cette terre classique de la philanthropie et de l'économie sociale ; là vous verrez à côté de la plus colossale opulence rassemblée de tous les coins du monde une misère sans nom qui, après avoir étalé chaque jour au soleil sa dégradation sauvage, se réfugie la nuit dans des antres dont un homme de cœur qui les a visités disait récemment, dans un article fameux, que Sodome seule a pu abriter de pareilles infamies. Voilà où nous en sommes... en l'an 1866. Le riche, le pauvre en présence, comme dans les paroles de mon texte, et, si l'abondance et les ressources du premier ont grandi par les progrès d'une civilisation de dix-huit siècles, la misère du second est aussi réelle, aussi saignante que jamais.

A ce mal, quel remède social faut-il apporter ? Ce n'est pas là mon sujet, mes frères ; une telle question est étrangère à ma tâche. Je n'ai point

ici à examiner des systèmes, je prends l'humanité telle que je la trouve; or, je vois devant moi des riches et des pauvres, je crois qu'il y en aura demain comme il y en avait hier, et au nom de l'Évangile, je viens une fois de plus rappeler aux premiers leurs devoirs vis-à-vis des seconds. Le sujet n'est pas nouveau, j'en conviens, pas plus nouveau que la souffrance. Je redirai probablement ce que vous avez entendu cent fois. Qu'y faire? Le jour où notre égoïsme sera mort, je vous promets, mes frères, de ne plus vous parler de charité, ni de sacrifice.

Voici donc Lazare étendu à la porte du riche... Eh bien! ce que je demande tout d'abord, c'est que le riche arrête ses yeux sur Lazare. J'entends ici par riches tous ceux qui ont au-dessous d'eux quelque Lazare, tous ceux qui peuvent le secourir et le soulager.

Regarder Lazare! Mais, comprenez-moi bien. Il ne s'agit pas ici de s'émouvoir, en passant, du récit de quelque infortune, de lui jeter quelque aumône, de jouer un certain rôle dans quelque œuvre de charité et, après avoir ainsi soulagé sa conscience, de se consoler en disant que ce siècle est philanthropique et généreux. Il s'agit de voir la souffrance

en face et de la connaître. C'est là ce que j'appelle regarder Lazare. Le fait-on? Croyez-vous qu'on le fasse? Notre siècle est le siècle des systèmes de bienfaisance, des associations, des institutions. Grand progrès! dira-t-on. Oui, mais progrès fatal, s'il devait empêcher ce contact direct du riche et du pauvre, des heureux et des misérables, que l'Évangile ordonne à chacune de ses pages et dont nulle institution ne pourra remplacer l'action salutaire.

Je sais ce que l'on nous répond : « Le temps manque ! » et cette excuse, je ne suis pas de ceux qui la dédaignent. Aujourd'hui, dans toutes les vocations, la vie est de plus en plus semblable à une marche forcée; chacun veut arriver le premier au but. Chaque carrière s'encombre, les nouveaux venus se pressent impatients et veulent trouver leur place. C'est une lutte, une cohue, à travers laquelle il faut avancer, de peur d'être supplanté bientôt..... Jamais peut-être, depuis que l'homme travaille, le travail ne fut plus intense et plus écrasant. On ne marche pas, on court. Malheur à qui s'arrête pour respirer trop longtemps!... Mais est-ce toujours le devoir qui resserre à ce point la vie? Je le demande à ceux auxquels Dieu a donné un peu d'aisance et de fortune? Est-il vrai

que le loisir, un loisir légitime vous manque absolument? Or, dans une société où règne, je ne dis pas l'esprit chrétien, mais simplement la justice, croyez-vous que le loisir de ceux qui possèdent n'appartienne pas providentiellement à ceux qu'absorbe le travail quotidien? Dans ce loisir, quelle part faites-vous à Lazare, quelle portion de votre temps donnez-vous à la misère, à la douleur? Ah! le loisir ainsi consacré, c'est une mission magnifique, c'est un bienfait immense et pour les malheureux et pour vous-mêmes! Nous allons donc vous voir à l'œuvre; et nous, petits de la terre, que le travail accable, et que le souci du pain quotidien attache à notre poste, nous allons nous reposer sur vous auxquels Dieu a fait une part privilégiée entre toutes. Hélas! c'est compter sans l'ambition, sans l'égoïsme, sans la mondanité, qui vont envahir ce loisir et l'absorber tout entier.

Je prends un exemple, et je le prends dans une classe qui est en contact incessant avec les souffrances du peuple, et ne peut se justifier en alléguant qu'elle les ignore.

Voici un grand manufacturier dont la fortune touche à l'opulence; dans ses ateliers, dans ses usines, les ouvriers se comptent par milliers; tous ces bras, toutes ces volontés, toutes ces énergies

lui appartiennent, et du matin au soir lui obéissent; il a su discipliner ces puissances productrices et, à force d'essais et d'habileté, leur faire rendre tout ce dont elles sont capables. — Mais, dans ces ateliers, on souffre; l'air y est malsain, les visages pâlisent et s'étiolent; puis hommes et femmes travaillent pêle-mêle; l'atmosphère morale y est chargée de souillures et de corruption; l'apprenti auquel la loi assure le repos du dimanche en est frustré, comme c'est le cas dans la majorité de nos grandes fabriques de Paris; et là, courbé sur ses machines, hébété par un travail précoce et sans relâche, privé de plus en plus de la vie religieuse et morale, il languit, atteint par la dégénérescence du sang et le rachitisme du corps et de l'esprit.

Mais cet homme sur lequel pèse cette responsabilité si grave, cet homme, l'âme et le chef de cette industrie, qu'est-il donc pour passer froidement à côté de ces souffrances auxquelles il lui suffirait d'appliquer un moment, pour les soulager, cette sûreté de coup d'œil, cette action résolue qu'il met dans ce qu'il entreprend? Mes frères, il n'en a pas le temps... Regarder Lazare! lui! et ne voyez-vous pas ce qui l'absorbe, ce qui creuse des rides à son front, ce qui remplit son cœur et ses pensées...? Là-bas, devant lui, ces rivaux qu'il lui

reste encore à devancer, ces fortunes dont le chiffre colossal semble insulter à la sienne, ces opulences, ces splendeurs qui flottent devant son imagination...? — Ce but, il faut l'atteindre, il faut marcher, marcher encore, courir, sans perdre un instant. — Mais cet homme n'a-t-il donc pas une femme, des filles chrétiennes, capables de s'émouvoir, et de songer à ces milliers d'êtres dont l'existence et le bonheur se rattachent si étroitement à lui? Elles ont l'âme pieuse et le cœur sensible, elles ont pleuré cent fois aux récits touchants de malheurs imaginaires, elles ont gémi, comme vous, sur le sort du peuple, sur ces pauvres enfants corrompus de bonne heure et privés de tout ce que les nôtres possèdent en abondance. Elles vont agir sans doute, elles vont visiter ces familles, voir de près ces misères, tendre à ces femmes, à ces jeunes filles une main secourable... Ah! vous aviez compté sans la mondanité. Regarder Lazare! Elles? Mais leur cœur est ailleurs... Entre les plaisirs d'hier et ceux de demain, entre le dernier bal et le prochain concert, entre les souvenirs de la saison passée et les toilettes de la saison nouvelle, entre toutes ces ambitions, toutes ces rivalités, tous ces amours-propres, où voulez-vous qu'elles trouvent le temps de songer à ce qui se passe là-bas, au

faubourg, dans ces murs tristes et dépouillés, au milieu de cette population indigente, irréligieuse et misérable...? Le faubourg, elles le traverseront un jour, fières, parées, brillantes, rapidement emportées au trot de leurs chevaux; c'est ainsi que le peuple apprendra à les connaître, et, le dimanche suivant, assises comme vous, mes sœurs, à l'église, elles condamneront comme vous ce riche de la parabole qui laisse Lazare souffrir, abandonné, à la porte de son palais!

Allons plus loin, et disons ici ce que chacun sait et ce que chacun pense. Si beaucoup d'hommes aujourd'hui ne veulent pas voir Lazare, c'est parce qu'ils ne sont pas étrangers à sa misère et que leur conscience y trouverait un remords. L'Évangile nous parle de richesses iniques. Quel nom faut-il donner à plusieurs de celles qui s'élèvent aujourd'hui? Un homme entreprend une affaire dont il sait qu'elle est ou foncièrement mauvaise, ou exposée du moins à des chances énormes d'insuccès. Qu'importe! Il l'entreprend; une fois entreprise, il faut la faire marcher: les moyens bien connus s'offrent d'eux-mêmes; sans y mettre la main, on les laisse agir; bientôt une réclame immense envahit les journaux; les sollicitations les

plus pressantes, les plus brillantes promesses viennent faire miroiter aux yeux des plus ignorants tous les attraits d'un gain facile, rapide, assuré. Ils viennent, hélas ! les pauvres insensés, donner à la spéculation qui les tente, l'un le gain de sa vie, lentement ramassé à la sueur de son front, l'autre la dot et le pain de ses enfants. Et pourquoi ne viendraient-ils pas ? Qui les avertit, qui les éclaire ? Ils viennent donc et, formé de toutes ces dépouilles arrachées au travail honnête, le capital grandit, grandit toujours, jusqu'au moment où tout à coup il croule, il s'effondre... Va maintenant, pauvre père de famille ; va, pauvre serviteur, qui, pendant trente ou quarante années, as rempli fidèlement ton devoir ; va, pauvre ouvrière, qui, te refusant le nécessaire, épargnais soigneusement le pain de tes vieux jours ; va chercher le fruit de tes sueurs ; va le redemander aux pierres de ces hôtels somptueux qui s'élèvent comme par enchantement, à toutes ces splendeurs qui éblouissent tes regards, à toutes ces richesses sur lesquelles le Christ aurait fait tomber l'anathème ! Est-ce un roman que je retrace ? N'est-ce pas la réelle et navrante histoire de milliers de malheureux ? Et vous qui m'écoutez, êtes-vous sûrs, devant Dieu qui vous voit, que vous êtes étrangers,

absolument étrangers à ces iniquités? N'y avez-vous contribué ni de près ni de loin? Les avez-vous découragées et flétries par votre attitude et votre exemple? Qui le fera, si ce ne sont les chrétiens? Qui réveillera la conscience contemporaine si légère, si tolérante à l'égard du mal que le succès couronne? Qui rappellera que Dieu règne, qu'il compte les souffrances du pauvre, qu'il écoute les gémissements de ceux auxquels on fait tort, et que le sort du mauvais riche de la parabole est cent fois préférable à celui de ces hommes qui eux-mêmes ont couché Lazare sur son lit de dénûment et d'abjection?

Ainsi, regarder Lazare, voir en face ses souffrances, voilà notre premier devoir, mes frères. Ce n'est pas tout. Il faut faire plus encore. Il faut s'approcher de lui, il faut qu'il sente votre présence, qu'il entende votre parole. Je l'ai déjà dit : la charité à distance ne suffit pas; c'est elle d'ailleurs qui se trompe, c'est elle qu'on exploite, c'est elle qui encourage le vice intrigant habilement couvert des haillons de la pauvreté. Rien ne remplace la vue directe et personnelle de ceux qui souffrent. Aussi l'Évangile à chacune de ses pages nous exhorte-t-il

à voir le pauvre, à le soulager directement. Et quelle exhortation pourrait valoir l'exemple admirable que nous a laissé Jésus-Christ ?

N'avez-vous pas remarqué ce trait court et frappant qui accompagne presque toutes les guérisons, toutes les œuvres de miséricorde du Sauveur : « Jésus, s'étant approché, *toucha* le malade ou le lépreux, et lui dit : « Sois guéri, va en paix ? » Il le *toucha*, et ceci me rappelle un mot du plus habile adversaire de la foi chrétienne à notre époque : « Quoi, dit Strauss, dans sa critique des Evangiles, Jésus touche les malades, et quand il veut, il peut les guérir à distance ! Ne reconnaissez-vous pas là le thaumaturge qui veut agir sur l'imagination populaire. » Non ! savant docteur, nous ne reconnaissons ici que l'étroitesse de votre critique et la petitesse de votre âme. Jésus peut guérir à distance, mais il ne le fera pas ; il lui plaît à lui de toucher de sa main divine ces lépreux, ces impurs, ces possédés dont chacun s'éloignait avec dégoût, et c'est là précisément que nous reconnaissons le miracle des miracles, celui d'une charité que le monde ne soupçonnait pas. Admirable exemple qu'il faut suivre, mes frères, si nous voulons suivre Jésus-Christ !

Je ne crains pas de le dire, la sympathie ainsi

comprise, c'est la moitié du relèvement de ceux qui souffrent. Vous avez dû être frappés d'une conséquence que la douleur et la misère extrêmes entraînent toujours après elles. Le malheureux, à mesure qu'il tombe, croit voir la société tout entière se tourner contre lui; il lui semble que cette société l'exclut, le bannit en quelque sorte, le traite en paria. Il y a comme un mur qui s'élève entre lui et le reste des hommes. De là ces accusations amères contre le monde, contre la société, contre l'Eglise qui lui échappent, comme si ce monde, cette société, cette Eglise, ne renfermaient pas des êtres qui souffrent comme lui, et qui, eux aussi, subissent cette hallucination de la douleur. Eh bien! supposez que, dans cette amertume, ce malheureux voie s'asseoir à son chevet un de ces heureux de la terre, un de ces privilégiés que la fatalité a épargnés, supposez qu'il sente votre main serrer la sienne, et qu'il entende des paroles sympathiques sortir de votre bouche, croyez-vous que ce mauvais rêve ne se dissipera pas bientôt?... Ce n'est pas tout, il apprendra peut-être en vous entendant que la douleur peut habiter aussi dans le cœur de ceux qui lui semblent heureux, il verra à vos vêtements de deuil que la fortune ne sauve pas des plus cruelles épreuves, et peut-être, dans ce

cœur ulcéré, la compassion s'éveillera pour vous en songeant que vous aussi vous avez pleuré.... Vous rappelez-vous ce qui se passa il y a quelques années en Angleterre? Une affreuse explosion venait d'engloutir deux cents ouvriers mineurs; là, sur l'abîme entr'ouvert, leurs veuves, leurs mères gémissaient, cherchant leurs morts et se demandant avec angoisse d'où leur viendrait leur pain du lendemain... Le pain, il leur vint, il leur fut assuré pour l'avenir, et celle qui le leur envoyait y avait joint ces mots : « De la part d'une veuve. » Une veuve! C'était la reine, mais ce jour-là, elle n'était que veuve pour pleurer avec celles qui pleuraient. La reine! Quoi, là-bas, sur ce trône, dans ces palais, au milieu de ces richesses, de ces splendeurs, il y a une veuve qui pleure avec nous, qui pleure comme nous!... J'ose le dire, ce n'est pas aux enfants de ces pauvres femmes qu'on pourra prêcher la haine, le mépris de ceux qui possèdent, et nul ne sait combien d'amertumes et de révoltes ce cri, ce simple cri du cœur a pu arrêter et rendre à jamais impossibles.

Il faut donc que ceux qui souffrent apprennent à vous connaître... Il le faut pour eux-mêmes, il le faut parce que Dieu vous l'ordonne, il le faut

pour votre propre bien... Vous ne saurez pas ce que doit être la vie, tant que vous n'aurez pas vu la misère en face... Il y a des choses qu'on n'apprend que là, et qu'il faut savoir pourtant. Vous qui vous réjouissez par exemple de la naissance d'un petit enfant, quand vous aurez vu, sous un autre toit que le vôtre, un enfant qui arrive ici-bas n'être qu'un sujet de tristesse et d'anxiété douloureuse, et tendre, lui aussi, joyeux et confiant, ses bras à ce monde qui le repousse, vous qui gémissiez sur la mort d'un père ou d'une mère, quand vous aurez vu un deuil semblable au vôtre consolé par une parole brutale et cynique qui n'y voit que la délivrance d'un fardeau trop lourd, vous apprendrez ce qu'est la terre, vous vous demanderez s'il vous est permis d'y vivre dans l'insouciance et le plaisir, et vous saurez ce que c'est que soupirer après le règne de la justice et de l'amour. Voilà l'enseignement que devrait nous donner la misère. Le comprend-on? Hélas! quand je vois aujourd'hui, par un hideux renversement, les classes qu'on appelle élevées, tourner les yeux non pas vers la souffrance honnête, mais vers la corruption vulgaire, lui emprunter ses modes, ses allures, et jusqu'à son langage, dirai-je, ou son argot, je me demande ce que doit produire dans les classes

qui souffrent et qui travaillent ce spectacle prodigieux, et vers quels abaissements sans nom il les entraîne. Mais que servent nos indignations, je vous prie, si, à la propagande de la corruption, nous n'opposons pas celle de la charité? Il faut agir, il faut descendre dans ces bas-fonds, il faut apprendre à voir le mal en face et de près.

Je sais que ce contact est pénible; il y a des spectacles qui heurtent notre délicatesse; l'indigence extrême blesse nos sens; il faut un peu de vaillance pour l'affronter. Un escalier sale et tortueux, une chambre étroite où l'on respire un air étouffé, souvent fétide, et cette odeur indéfinissable dont la misère imprègne tout ce qu'elle touche, des enfants en haillons, un grabat où gémit un malade, et sur la table des aliments dont la vue seule nous répugne, tout cela est dur à supporter; et puis, avouez-le, cela nous trouble et nous attriste en nous prêchant d'une voix poignante la nécessité du sacrifice. Comment s'accorder la satisfaction de ses fantaisies devant des êtres qui n'ont pas même le nécessaire? Comment songer à une toilette brillante en face de malheureux qui n'ont pas même le luxe d'un peu de linge? Comment se livrer à la joie d'un festin quand on songe aux misérables restes avec lesquels une famille tout

entière va rassasier sa faim? Vous souffrez donc de ce spectacle, et d'avance vous voulez vous y soustraire. Mais, qui êtes-vous pour refuser de souffrir? Est-ce que le service de Dieu est toujours chose facile. Est-ce par un chemin sinueux et doucement ombragé que l'on entre au ciel? Chrétiens auxquels Dieu épargne les persécutions et les sanglants sacrifices qu'il a demandés à vos pères, trouvez-vous donc votre part si douloureuse que vous vouliez en retrancher jusqu'aux renoncements que la charité entraîne avec elle? Vous suivez Jésus-Christ, mais quel est donc votre Sauveur? A cette figure vague et douce qui ne vous conduit que sur les cimes idéales d'une poétique rêverie, je reconnais bien le Christ que notre siècle a tait à son image, mais ce n'est plus l'homme de douleurs, ce n'est plus le Christ des péagers et des pauvres, ce n'est plus Celui qui allait vers la douleur et le vice, aussi bas qu'il les trouvât. Vous souffrez au contact de la misère! Eh! qu'est-ce que votre souffrance, je vous le demande, à côté de celle de ceux qui doivent vivre et mourir dans cette atmosphère que vous ne pouvez respirer un instant sans dégoût? Si la simple vue de la pauvreté vous effraye, quelle est donc la condition de ceux qui ne peuvent pas s'y soustraire un moment? — Vous souffrez, mais vous

avez pour effacer vos impressions pénibles, en été, vos parcs et vos beaux ombrages, en hiver, vos appartements et votre foyer où brille une flamme joyeuse; eux, ils n'ont que leurs quatre murailles grises et dépouillées, que leurs mansardes tour à tour brûlantes ou glacées, que leur âtre sans feu, que le spectacle d'autres misères tout aussi repoussantes qui gémissent à leurs côtés, et puis dans leur esprit, l'incessante et cruelle anxiété du gain de chaque jour, de ce gain sans lequel, à la première visite de la maladie, ce dernier abri va leur manquer. — La vue de leur pauvreté vous répugne; votre luxe et votre bien-être croissant vous tiennent tellement enlacés dans leurs liens que vous ne pouvez plus obéir à Dieu qui vous envoie vers ceux qui souffrent; mais comment osez-vous paraître devant Dieu et lui rendre compte de votre tâche? Qu'aurez-vous à répondre, si Dieu vous repousse à votre tour? Vous étonnerez-vous que votre égoïsme, votre lâcheté, votre paresse répugnent à l'amour suprême? Croyez-vous que vous lui offrez un spectacle plus attrayant que celui que la misère de l'indigent vous offre à vous-mêmes? Croyez-vous que, sous les dehors les plus aimables, un cœur sans charité ne soit pas aux yeux du Souverain juge un objet de juste abjection? Croyez-

vous que vous pourrez vous justifier en alléguant votre délicatesse naturelle et vos répugnances instinctives? Répondez,... ou plutôt obéissez à cette voix secrète qui vous trouble, vous importune, et vous crie qu'il n'y a pas de salut sans douleur, ni de bonheur éternel sans sacrifice.

Ai-je tout dit, mes frères, et suffit-il de vous avoir conduits en face de la douleur pour que ma cause soit gagnée? Oui, si le cœur était droit, s'il suivait la logique instructive du dévouement et de la charité. Mais il n'en est pas ainsi, et même en présence de la douleur, il raisonne, il marchandé, il dispute à l'amour chaque pouce de terrain. Vous reconnaissez que la tâche est immense, qu'elle s'impose à vous, mais qui sait si, au premier appel de la charité, vous n'allez pas nous fermer la bouche par ces simples mots : « Je ne puis pas. » Je ne puis pas! Cette réponse, j'aime à le croire, vous ne la ferez point à la légère, et ce n'est point légèrement que je l'accueillerai. Non, je ne vous juge point; si, devant Dieu, vous ne pouvez pas, cela me suffit. — Je sais qu'il y a des limites à tout, je sais que la liberté doit être respectée, et je la respecterai. Et que deviendrions-nous, je vous prie, sans

ce respect mutuel que l'Évangile nous ordonne ? Que deviendrions-nous si l'esprit de jugement allait, sous prétexte de charité, se donner libre carrière et taxer le dévouement de chacun ? Je respecterai votre réponse, mais qu'il me soit permis de vous supplier d'examiner avant de la faire si elle est sincère et sérieuse. — Vous ne pouvez pas ! Et pourquoi ne pouvez-vous pas ? Ne serait-ce pas que le monde a tout envahi, même la part du pauvre ? Ne serait-ce pas que, vous aussi, vous avez cédé à ce torrent du luxe que bientôt rien ne pourra plus arrêter ? Ah ! mes frères, c'était au monde qu'il fallait dire : « Je ne puis pas ; » il fallait le dire fermement, courageusement, quand il exigeait ces dépenses inutiles, ces prodigalités de toilette ou d'ameublement, ces raffinements de délicatesse que votre vanité lui a si facilement cédés. En le lui disant, qu'y auriez-vous perdu ? Une victoire d'amour-propre qui, en irritant l'envie des autres, n'a fait que vous rétrécir le cœur. Supposez même qu'on vous eût jugés, qu'on eût accusé votre rigorisme, ne pourriez-vous pas accepter cela ? N'y aura-t-il donc plus rien qui distinguera une maison chrétienne d'une maison mondaine, et doit-on se résoudre à voir ceux qui font profession de piété suivre docilement la pente d'un monde dont l'appro-

bation seule leur est un piège et les applaudissements un danger? Mais, pour n'avoir pas osé le dire au monde, vous voici réduits à le dire à votre Sauveur. C'est à votre Sauveur que vous répondez : « Je ne puis pas, » à votre Sauveur dont le règne s'avance à peine, et dont les membres pauvres sont négligés. C'est pour votre Sauveur que vous vous réservez le courage d'un refus. Oh! lui, vous ne craignez pas de le contrister. Son approbation, son blâme, qu'est-ce que cela pour vous! Il est vrai qu'il vous a rachetés au prix d'une douleur sans nom; il est vrai qu'il vient à vous avec sa couronne d'épines, avec ses pieds et ses mains percés, il est vrai qu'à votre heure dernière, quand le monde n'aura plus rien à vous dire, vous l'appellerez pour traverser la sombre vallée et paraître avec lui au tribunal éternel. N'importe! aujourd'hui, froidement, après avoir fait la part du monde, vous lui dites : « Il ne me reste rien pour toi! »

Je ne veux pas terminer, mes frères, sans démasquer un sophisme sous lequel il est de mode d'abriter aujourd'hui le luxe et la mondanité. On nous dit : « Plutôt que de donner aux pauvres, dépensez et jouissez. Votre luxe, c'est le travail du peuple, et votre dépense, c'est son profit. Plus vous vous revêtirez d'étoffes magnifiques, plus votre

table sera chargée de mets délicats, plus votre maison sera parée, et plus aussi de bras travailleront, plus aussi de familles seront arrachées à la misère.» Remède charmant, admirable procédé qu'on n'ose pas avouer toujours, mais avec lequel on endort souvent sa conscience quand il s'agit de céder à ses goûts et de satisfaire ses fantaisies.

Eh bien ! cette excuse est-elle vraie, est-elle fondée ? C'est ce qui me reste à examiner.

Quand on veut éprouver la vérité d'un principe, il n'est rien de tel, mes frères, que de le pousser jusqu'au bout. Vous dites que le luxe est rédempteur de la misère. Eh ! bien, si vous avez raison, dépensez, dépensez encore, épuisez-vous en fantaisies insensées, inventez de nouveaux plaisirs et des raffinements sans fin. Apôtres d'une charité nouvelle, à l'œuvre, à l'œuvre pour racheter l'humanité ! Oh ! la religion commode et qui répond aux instincts secrets de notre nature. Comme elle va partout être bien accueillie ! Arrière cette piété sombre qui prêchait le sacrifice et le dépouillement. Du luxe, du luxe encore, et toujours plus, et quand nous nagerons dans une opulence à laquelle Rome et Babylone n'auront rien à envier, le peuple sauvé par vous ignorera à jamais la souffrance, et le paradis commencera sur la terre.

Vous souriez, mes frères, et cependant prenez-y garde ; si le principe qu'on nous propose est vrai, voilà la conséquence directe et légitime qu'il en faut tirer ; mais, si cette conséquence est absurde et cruelle, n'en faut-il pas conclure à l'absurdité du principe ? Le bon sens d'accord avec l'expérience n'a-t-il pas dit dès longtemps que les dépenses de luxe sont absolument improductives, que plus l'on consacre de forces vives à la création du superflu, moins il en reste pour la production du nécessaire ? Quand vous aurez arraché cent mille ouvriers à nos campagnes pour les jeter dans les chantiers où se construisent vos palais ou dans les ateliers où se tissent vos brillantes étoffes, n'est-il pas certain que pour un luxe improductif, vous avez diminué d'autant la fécondité du sol de la patrie ? Quand vous aurez transformé des monceaux d'or en bijoux et en ornements délicats, n'est-il pas certain que vous n'aurez pas augmenté d'une obole le capital dont vit l'humanité ? Donc votre principe est faux ; faux et cruel, car il aurait pour dernière conséquence la famine ; on en verrait bien quelque chose au premier jour de commotion sociale. Quand, sous la menace d'une révolution, d'une crise imprévue, toutes ces valeurs de pure convention tomberaient en un clin d'œil, que devien-

draient ces centaines de mille hommes arrachés par votre luxe aux mâles et salutaires travaux des champs? Jetés sur le pavé de vos grandes villes, habitués à un gain facile et à une dépense facile aussi, ils ne seraient plus pour vous qu'un péril, d'autant plus formidable qu'ayant vu de près votre luxe insensé, ils sentiraient l'envie et la haine leur déchirer le cœur en présence de leur propre misère.

Ce n'est pas tout. Non-seulement ce principe est cruel, mais il est immoral. Immoral pour vous-mêmes, car le luxe après tout c'est la jouissance, et la jouissance illimitée, si délicate que vous la rêviez, c'est l'abaissement de l'âme et de la volonté, c'est la satisfaction de l'égoïsme et, par une conséquence directe, le rétrécissement du cœur. Immoral pour les autres auxquels votre exemple est un enseignement. A côté de vous, l'ouvrier, témoin de votre vie, dira lui aussi : « Pourquoi ne jouirai-je pas? Pourquoi m'imposer la loi sévère et cruelle du renoncement? » Et il jouira, et il jettera, lui, dans ses plaisirs grossiers, son gain de chaque jour. Il aura, lui, à la place de vos joies raffinées, les joies cyniques du bouge et du cabaret. Cette conséquence, je vous défie de l'empêcher. Supposez-la s'étendant toujours plus. Bientôt, des profondeurs de la société tourmentée s'élèvera, comme un bruit de

tempête, la voix d'un peuple immense qui vous dira : « Jouir, c'est le droit de tous ! Le paradis, ô chrétiens, vous me le montrez dans le ciel, mais vous mentez, car vous-mêmes je vous ai vus ne le chercher que sur la terre. Je vous ai vus, hommes de religion, cueillir ici-bas tous les plaisirs, tous les raffinements, toutes les joies que mon travail pouvait vous procurer. Eh bien ! mon paradis, je le veux aussi sur la terre, je le veux demain, je le veux aujourd'hui. Assez longtemps vous m'avez montré le ciel au delà de la tombe, mais la science m'a instruit, et ce n'est pas pour un insaisissable néant que je veux prodiguer mes sueurs et mes larmes. Je suis las d'attendre, il me faut le bonheur, il me le faut dans cette vie dont je n'ai connu jusqu'ici que les renoncements. Mon bonheur, c'est le luxe aussi, c'est la richesse, c'est le plaisir, ce sont tous ces fruits de la terre qui me fut donnée aussi bien qu'à vous. Mon bonheur, il est là devant moi, pour le prendre je n'ai qu'à vouloir. Malheur à qui voudra m'arrêter ! Maudit soit celui qui se placera sur ma route ! Jouir, c'est le dernier mot de la vie, je veux jouir, je jouirai, car je m'appelle légion ; sur mes bras robustes, je porte la société tout entière. D'un coup d'épaupe, au jour voulu, je la renverserai ! »

Voilà ce qu'on dira, mes frères, s'il est vrai que la jouissance des uns rachète la misère des autres. A cette logique terrible vous ne pourrez pas échapper. Dieu veuille épargner à notre patrie cette effroyable démonstration ! Au reste, ce n'est pas sur de tels arguments que je compterai jamais pour vous émouvoir. Si la peur seule devait vous pousser au bien, j'aimerais mieux descendre de cette chaire où l'Évangile a voulu nous faire entendre un autre langage, plus élevé, plus digne et de Dieu et de vous. Pour soulager la misère, je ne vous proposerai demain comme aujourd'hui qu'un remède, c'est l'esprit du Christ, cet esprit qui est à la fois justice et charité ; à l'œuvre dans cet esprit, mes frères ; à l'œuvre aujourd'hui, demain, toujours, tant qu'il y aura sur la terre une misère à secourir, une souffrance à consoler !